

L'Immunité

Conte d'un guide de haute montagne

« Nous ne pensons trop souvent qu'à tout ce que nous avons manqué, raté.
Nous ne faisons pas la part assez grande à ce que furent nos rêves.
Ce sont eux cependant, bien plus que nos actes, qui nous accordent avec le temps et le monde.
Notre vraie vie est à leurs couleurs, et ce sont eux qui nous justifient...
Nous avons valu ce qu'ils valaient.
Ils sont nous-mêmes et seuls ont dépendu de nous.
Le reste n'est que la part du Destin. »

(J. Guéhenno)

Un quart de siècle m'étais-je dit ! Je n'en parlerai pas avant un quart de siècle !

J'y ai ajouté cinq ans pour faire bonne mesure. Aujourd'hui j'ai décidé de dire ce qui fut. Je ne différerai pas plus. Déjà après ce laps de temps - trente ans - cette épopée a pris un tel caractère d'irréalité qu'il est impératif que je la saisisse, que je la fixe avant que je ne finisse par douter moi-même de l'avoir véritablement vécue.

Cette aventure, vous allez le voir, est mystérieuse, troublante, inexplicable. Je me suis toujours tenu pour un être éminemment rationnel, trop rationnel sûrement même. Je ne me suis jamais laissé impressionner par ce qui n'offrait pas d'explication immédiate ; j'ai toujours résisté à ce que d'autres qualifiaient, trop hâtivement à mon goût, de miracle. Je n'ai jamais voulu mettre, ne serait-ce que le petit doigt, dans l'engrenage de la superstition.

Et pourtant... Cette fois-là j'ai marché, j'ai accepté le pacte. En me penchant sur ce qui m'est arrivé à l'époque, j'ai l'impression d'avoir, en retour de manivelle, pris d'un coup tout le fantastique, tout le merveilleux que je n'avais jamais voulu voir auparavant. Tout ce que j'avais refusé jusqu'alors, peut-être par fierté d'être un homme à qui l'on n'en conte pas, s'est accumulé derrière un barrage, et ce barrage venait de céder. Mais voici toute l'histoire :

La nuit du 7 au 8 septembre 1980, je l'ai passée à la cabane Britannia sur Saas-Fee. J'étais avec mon client Roger M. Le gardien nous a réveillés à 2h30. Nous sommes ensuite montés au col de l'Allalin puis avons enchaîné avec l'arête nord du Rimpfischhorn. Roger, que je guidais depuis douze ans, poursuivait avec assiduité la conquête des "quatre mille" des Alpes. Dans la région, les cimes de cette côte, nous les avions gravies à skis, mais manquait à Roger le Rimpfischhorn (4198,9 mètres) et à moi justement l'arête nord de ce même sommet.

Belle course, sans problème, dont on oublie vite le détail quand tout se déroule harmonieusement. Solitude. Seulement une cordée de deux sur la voie normale, aperçue de loin. En haut congratulations ; bonheur d'une course parfaite ; d'une amitié qui se consolide d'une nouvelle pierre.

La descente était projetée par la Täschalp, nous voulions escalader encore le Weisshorn le lendemain. Mais je suis un incorrigible, j'ai toujours de la peine à procéder comme tout le monde, à me faire plaisir de la voie normale. L'arête nord, déjà nous l'avions faite "à l'envers" par rapport au parcours classique, et là, au lieu de passer par la Täschhütte, j'ai subitement décidé de descendre par le Mellichengletscher, branche de gauche (sens orographique) : pur goût de l'inédit !

En cette fin de saison, le glacier est très ouvert et il faut constamment zigzaguer dans le dédale des crevasses. Je suis en tête pour chercher la solution à ce jeu du labyrinthe. Roger suit, attentif, corde tendue, à distance respectable. Fatigue momentanément oubliée par la concentration que requiert l'observation du terrain et l'établissement du tracé qui me paraît le plus approprié, et que je dois d'ailleurs souvent rectifier, modifier, adapter aux surprises que réserve l'état des lieux. Quoique le réseau des crevasses soit dense, je découvre toujours le pont de neige, le crochet, le défilé qui

permet de poursuivre. Sous le pied, c'est encore une chance, la neige est restée ferme et je n'ai pas trop à redouter d'être avalé par une de ces innombrables oubliettes.

La moraine qui nous permettra de quitter définitivement le glacier n'apparaît plus aussi lointaine. J'avance maintenant parallèlement à une petite falaise qui borde le fleuve de glace à une vingtaine de mètres sur la droite. C'est alors que mon regard est capté par une tache sombre du côté des rochers : une silhouette est dressée là, sur un bloc détaché, qui nous regarde tranquillement arriver...

C'est si inattendu, si incongru que je stoppe net et regarde stupéfait l'apparition. C'est une assez vieille femme, sèche et longiligne, drapée dans une longue robe noire, chapeau noir également, à cache-oreilles et assuré par une mentonnière...

Elle lève les bras et crie quelques mots dont je ne peux saisir le sens mais qui ressortent manifestement d'un dialecte suisse-allemand. Elle reprend aussitôt :

— Môssieu, siouplait Môssieu, vous amener moi en bas, siouplait.

Ayant retrouvé la parole et même un peu de germanique je lui dis :

— Aber ja!... Was machen Sie dort ganz allein?...

Ach ! vous savoîr un peu deutsch hein ! Vous prrendre moi avec la corde. Moi attendrre ici depuis ein Ewighkeit - longtemps, longtemps ! Niemand - personne jamais passer ici !

C'était dit avec un accent raboteux, qui roulait les r : du haut-valaisan sans aucun doute. Il n'y avait pas à épiloguer : Roger m'assura tandis que je libérais la réserve de corde et me dirigeais vers l'inconnue. Elle hocha la tête en répétant : « Merrci, merrci. Vous être de bonnes gens. » Je lui fis passer un noeud simple à la taille - ça suffirait, elle ne devait pas peser bien lourd. Je vis, sans faire de commentaire, qu'elle portait des chaussures à clous et à fines tiges montantes comme on peut en voir encore dans les musées alpins, à Zermatt par exemple.

Nous poursuivîmes notre descente, silencieusement, l'esprit un peu vague, traversé de pensées confuses. Elle suivait à petits pas vifs, sautant par-dessus les crevasses avec une certaine agilité, poussant juste un petit cri aigu à chaque trou franchi. Une dernière langue de glace nous amena dans la pierraille de la moraine et en quelques minutes nous fûmes sur son fil. D'ici, la suite était aisée, il n'y avait qu'à suivre cette crête pour rejoindre tout en bas la plaine où louvoyait le ruisseau central. Nous nous déliâmes et je pliai la corde avec application.

— « Moi dirre vous beaucoup merci. Trrès chentill.

— Voulez-vous continuer avec nous ?

— Pas nécessairre, mercri. Moi aller tout ttranquillement. Moi pas pouvoîr payer vous, mais vous prendrre ça... si, si, vous prrendrre et vous pas regretter, vous verrez... »

Elle me tendait un foulard d'un rouge passé, extrait de je ne sais d'où, avec une telle détermination que je n'eus pas le coeur de refuser. En guise de congé, elle nous donna à serrer une main par-cheminée. Une fois ou deux je me retournai : elle semblait être restée là où nous l'avions quittée.

Roger et moi avons marché longuement l'un derrière l'autre, sans piper mot, sous le coup de l'étrange rencontre. Quelque chose nous échappait. Plus bas, un véhicule nous embarqua pour nous déposer près de Täsch. Il n'était pas question de rester en plaine, le beau temps n'étant assuré que pour le lendemain. Vers vingt heures, nous atteignions la cabane du Weisshorn.

Le Weisshorn, ma montagne de prédilection, qui veille sur ma vallée, fut gravi le lendemain presque dans l'élan. Nous allions avec cette aisance, cette fluidité du mouvement qui est le bénéfice de l'entraînement de tout un été et qui rend tout simple et naturel. Le retour se fit par l'arête nord, nous court-circuitâmes le Bishorn, nous nous accordâmes une brève halte à la cabane de Tracuit, nous partageâmes un repas à Zinal et je retrouvai le soir ma maison pour deux jours de relâche.

C'est en vidant mon sac le lendemain que je vis choir à mes pieds le foulard rouge hérité de la vieille dame. C'est vrai, je n'avais plus eu le loisir de penser à cette étrange aventure, et peut-être quand l'irréalité est trop absolue, on refoule toute analyse. Je retournais pensivement entre mes mains le bout de tissu quand mes doigts rencontrèrent quelque chose de plus rigide, une forme qua-

drangulaire qui se déplaçait à l'intérieur du foulard... Il y avait là une doublure... je fis coulisser en marge la chose insérée : un papier plusieurs fois plié sur lui-même apparut. Je l'ouvris avec une certaine fébrilité. L'intérieur était recouvert d'une écriture fine et serrée - de l'allemand. Je laissai en plan mon matériel pour m'installer près de la fenêtre et déchiffrer le manuscrit. Je m'y appliquai de mon mieux et découvris petit à petit une histoire étonnante et une offre encore bien plus énigmatique... Je suis resté longtemps les yeux dans le vide, essayant de réunir mes esprits.

Je fus à deux doigts de jeter au feu l'écrit pour n'y plus penser et retourner au concret de ma vie de guide. Puis j'ai pensé à mon ami Walter, guide lui aussi, parfaitement bilingue, homme discret et de confiance par dessus tout. Il partagerait le secret et vérifierait l'interprétation du texte. Quelque temps plus tard je reçus en retour le manuscrit et sa traduction. Walter me signalait en passant la présence dans le texte de quelques idiotismes guère plus usités. Voici quelle en était la teneur intégrale :

« Celle qui écrit ces lignes est une âme en peine qui expie depuis 1915 le forfait qu'elle a commis. Elle souffre du froid, de la faim, de la solitude dans ce coin de glacier où elle est tombée et elle est condamnée à attendre que quelqu'un, un jour, venant à passer par là, veuille bien la prendre à sa corde pour la libérer de son sortilège. Oui, le 19 septembre 1915, s'étant rendue à la Britanniahütte, elle a assommé avec une grosse bûche le gardien qui remontait par la trappe de la cave où, à la demande de l'inconnue, il était allé querir une bouteille de vin. Déroba la recette de l'été, soit la somme de 785 francs et 30 centimes, elle s'enfuit par les glaciers pour rejoindre son habitation de Zermatt. Mais une crevasse l'attendait... »

Elle tient à marquer sa reconnaissance à son libérateur. Ce foulard, bien modeste en apparence, est cependant doté d'un pouvoir extraordinaire. Celui à qui elle l'a remis et qui le portera dans l'été qui suivra sa libération pourra accomplir sept courses de montagne de son choix avec l'assurance d'être préservé de tout accident mortel dans leur réalisation. Il recouvrira une immunité absolue à ce point de vue. Toutefois, ce charme inclut une pénalité : chaque fois qu'il aura recours à cet effet surnaturel pour survivre, il le paiera d'un vieillissement subit d'une année et d'un raccourcissement équivalent de sa vie. Le cas échéant, il en sera informé sur-le-champ par une surdité totale de quelques secondes. A toi donc, héritier de ce foulard, de faire ton choix. Quoi qu'il en soit, puisses-tu être heureux et te tenir à l'écart de toute mauvaise action, ce dont hélas la pauvre âme que je suis n'a pas été capable. »

Comme vous l'imaginez aisément, cette lecture me laissa dans une grande perplexité. J'avais évidemment le choix de ne pas faire un pas de plus et de brûler tout cela. En quoi ce coup de pouce du destin pouvait bien me servir dans ma vie d'homme ? J'avais déjà fait une croix sur un certain nombre d'ascensions éminemment séduisantes, probablement dans mes cordes si je puis dire, mais dont le caractère un peu trop aléatoire eu égard aux dangers objectifs m'en avait tenu éloigné. D'autre part s'insinuaient sournoisement dans mon esprit des courses mythiques qui m'avaient hanté durant des années, que j'aurais tellement voulu avoir réalisées, des itinéraires fabuleux que j'avais parcourus tant de fois mais en pensées seulement.

Ah ! pouvoir les concrétiser, si exigeantes et éprouvantes qu'elles fussent, en sachant qu'on en sortirait de toute façon vivant ! Une fois, aller au bout de soi, faire reculer ses limites avec l'assurance que rien d'irrémissible ne se produirait !

Une autre voix objectait : par rapport aux autres, était-ce loyal de profiter d'un privilège si peu humain ? Et d'abord pouvais-je me fier à cette proposition si extraordinaire ? J'avais, je ne le savais que trop bien, dans mon entourage, des gens tout disposés à monter un fantastique canular. Entre amis, nous nous jouions pas mal de farces, chacun s'estimait en retard d'un tour sur l'autre, et les prétendants à une revanche ne manquaient pas. Pourtant, là c'était impossible. On n'avait pas pu monter un scénario pareil. D'ailleurs, personne ne pouvait savoir que je descendrais le Mellischen-gletscher pour la bonne raison que je ne le savais pas moi-même cent mètres avant la séparation des itinéraires. Ce fut une option subite, un peu instinctive, par esprit de découverte. Et cette femme, nous ne l'avons pas rêvée Roger et moi, nous lui avons parlé, nous avons marché près d'une heure en sa compagnie. Et ce foulard que j'avais sous les yeux, et ce papier ? Non ce n'était pas le fruit

d'une imagination exacerbée ! Quoi qu'il en fût je n'avais pas à me prononcer dans l'immédiat : l'hiver porterait conseil. Donc foulard et pli rejoignirent un tiroir. Il m'arrivait de temps en temps d'y jeter un coup d'oeil pour voir si rien n'avait bougé, si la présence de ces pièces à conviction me disait bien que je n'avais pas été victime d'une hallucination. Non non, elles attendaient que je leur fisse un sort, avec l'impassibilité des choses qui ont tout leur temps - tout juste y décelais-je parfois comme une pointe d'ironie.

Un jour d'automne me vit à genoux devant un antique bahut qui contenait des piles poussiéreuses de revues de montagne dont j'avais hérité. Je cherchai dans la revue l'Echo des Alpes des années 1915-1916 l'éventuelle relation du fâcheux fait divers qui se serait déroulé à la cabane Britannia. Rien. Mais je trouvais un article complet sur l'inauguration de ce nouveau refuge en grande pompe le 17 août 1912. Sa dénomination rendait honneur aux Britanniques qui l'avaient financé. Puis je pris contact avec la section de Genève du club alpin devenue propriétaire de la cabane pour essayer de trouver mémoire de la susdite agression. Le vieux protocole des Assemblées avait disparu dans un incendie, mais M. Roch, fils d'un ancien président du club, se souvenait que, peu d'années après l'érection du premier refuge, son gardien avait été crapuleusement attaqué par une inconnue qui l'avait dévalisé. Par chance, il survécut au coup. Elle, ne fut jamais retrouvée...

Durant les journées plus calmes d'arrière-automne, je me surprenais parfois à accomplir en rêve des courses palpitantes, engagées, avec une décontraction, une légèreté superbes. Un jour, je couchai sur le papier une liste de conquêtes alpines que j'aurais bien aimé avoir à mon actif, qui me tentaient sans que j'ose faire le pas. Des courses par forcément exceptionnelles - certains guides les avaient parcourues avec des clients. Figuraient sur cette liste, par exemple, la face nord de la Dent-Blanche, celle de l'Eiger, la voie Fourastier à l'Ailefroide, la Devies-Gervassuti à l'Olan, le Pilier du Fréney, la face sud du Täschhorn ... La liste s'allongeait, il faudrait faire un choix, voir selon les conditions, renoncer à certaines : j'avais droit à sept ! D'ailleurs ça n'allait pas être facile de les insérer dans le programme d'une saison sans trop créer de bouleversement pour les clients fidèles.

Avec le temps, subtilement, les idées prenaient corps. Je m'engageais imperceptiblement, mais sûrement. Un jour d'avril où j'étais venu à ski à la cabane du Grand-Mountet, face à l'élan et aux lignes éthérées de la face nord de la Dent-Blanche, je sus que je saisirai l'opportunité du foulard magique.

On me vit ce printemps-là, celui de ma trente-neuvième année, me lancer tôt dans un entraînement plus intensif qu'à l'ordinaire. Tout est dans la motivation. Souvent aussi le nez plongé dans les topos d'ascensions.

Le 24 juin 1981, je me rendis à Chamonix. Ma soeur Marie-Hélène avait accepté de m'accompagner jusqu'au pied de la montagne pour me faciliter la réalisation du premier objectif : l'**Aiguille Verte par le versant du Nant-Blanc**. Eh oui ! Rien de moins ! Après diverses supputations, je m'étais décidé pour cette entrée en matière. La Verte était restée jusqu'à ce jour à l'écart de mes pas. J'avais une fois ou l'autre envisagé de suivre une de ses arêtes, mais du Nant-Blanc, la course mythique d'Armand Charlet, il n'en avait jamais été question.

Le train nous amena au Montenvers. J'avais hésité un peu à passer ma veillée d'arme au vieil hôtel de la place. Mais c'était une base un peu trop éloignée et qui n'offrait pas une bonne vision de l'itinéraire à suivre. D'autre part, me trouver dans la grosse bâisse, avec l'atmosphère un peu guindée que l'on sait, aurait troublé la concentration dont j'avais besoin. Quand on pense à ce que dut être ici même la simplicité du refuge bâti vers 1850 considéré comme le premier des Alpes !

Traversée du glacier. Moraine croulante. Vers 2400 mètres, nous trouvâmes un assez bon emplacement de bivouac. Marie-Hélène reviendrait demain au Montenvers avec le matériel du camp. Elle avait pratiqué elle-même la montagne, réussi des courses difficiles même, dans des conditions très dures parfois, mais là elle ne m'enviait pas. Je lui fus gré de ne pas chercher à me détourner de mon dessein.

Minuit. Préparatifs à la lampe. Le corps encore un peu gauche, raide, qu'il faut remettre en route. Le foulard bien noué au cou depuis la veille. Les pas qui résonnent sur le sol durci. Le faisceau lumineux qui saute d'un endroit à l'autre.

Au lever du jour la vastitude de la paroi se dévoile. Moins raide qu'imaginée peut-être - on voit des faiblesses - mais tellement démesurée. Un peu effrayé par l'austérité, la sévérité du cirque, par mon culot, par le défi que j'ai accepté.

La progression rapide et l'excellente consistance de la neige vinrent me redonner confiance et goût. C'était sûrement la première fois que je vivais une telle ambiance sur un itinéraire d'envergure et de légende, et de plus, je m'y trouvais en solitaire, mode de grimpe tout à fait inhabituel pour moi. J'eus d'abord un peu de peine à me faire à cette absence de corde qui me relie à un second. Ce lien, même s'il ne peut pas être constamment la parade infaillible en cas de chute - la sécurité globale est un délicat mélange entre assurage et rapidité - renforce mentalement chaque élément de la cordée qu'il rend conscient de détenir entre ses mains, non seulement sa propre vie, mais encore celle de l'autre. En conséquence, le membre d'une cordée se sent investi d'une responsabilité qui le galvanise.

En contrepartie, je le découvrais, le solo offre des avantages dont je fus bientôt habile à profiter. D'abord la légèreté, beaucoup moins de matériel. Pas de corde à la taille qui, à mesure de la distance au relais, vous tire vers le bas ou vous déséquilibre. Pas de relais à chercher et à équiper à chaque longueur, pas de points d'assurage à placer dans une position inconfortable, pas d'attente pénible dans des lieux exposés. Que son propre rythme à gérer et une fluidité dans la progression qui, sans jamais donner l'impression de courir, permet une avance étonnamment rapide.

Je fus bientôt ainsi en vue de la calotte sommitale. Avant d'y goûter, il me fallut surmonter un intermède rocheux verglacé et fort délicat. Mais j'allais concentré et affûté, tendu vers ce sommet que je sentais proche. J'y fus à 13h30. Indicible bonheur dans la solitude absolue. Minutes intenses que je ne pus hélas prolonger - le retour étant encore long. Rapide coup d'oeil circulaire, comme pour s'assurer de la présence et de la bonne disposition de chaque sommet sur l'éblouissante scène du massif.

Une trace se dirigeait vers le Couloir Whymper, cette voie normale aussi débonnaire que perfide. Je n'allais pas tomber dans le traquenard maintenant. J'avais assez lu et entendu combien ce toboggan est exposé aux chutes de pierres, voire aux coulées de neige qui le balayent avec le réchauffement diurne. J'optai donc pour le retour par l'arête du Moine bien qu'elle ajoutât à la longueur de la course.

Le refuge du Couvercle se dessina à quelques décamètres devant moi, entre chien et loup. On m'avait renseigné, le gardien y était depuis l'avant-veille.

Dénouant mon foulard, sur la terrasse déjà envahie par l'ombre, je mis donc là le point final au premier défi de mon programme. Je ne cherchais plus à lutter contre la montée d'une douce hébétude, corps rompu et cœur comblé.

Au début de l'après-midi du 8 juillet, je quittai en catimini Zinal sous un sac rendu volumineux par mon matériel de bivouac. Le lieu-dit le Plan des Lettres au pied du Grand-Cornier, en bordure du glacier, à 2500 mètres d'altitude, est un endroit idyllique pour jeter l'ancre. Je lui dois quelques exaltantes nuits sous la voûte étoilée, dans la grande respiration de la montagne, rythmée par la rumeur des torrents et l'écoulement presque régulier des séracs.

On trouve là de beaux plans d'herbe rase sur un sol tendre, compartimentés par de gros blocs épars et parcourus ici et là par de fins ruisseaux d'eau claire. Même deux petits lacs à proximité. Les bergers, anciennement, occupaient leur temps à graver leur nom dans les mottes grasses, inscriptions encore bien lisibles actuellement, d'où cette dénomination de Plan des Lettres.

Mon but, oserais-je l'avouer, est la **face nord de la Dent-Blanche**. C'est une splendide face sur une splendide montagne. Elle fait partie du cirque du Mountet et borde ma vallée. Que d'heures n'ai-je pas passées à la scruter aux jumelles depuis les dalles compactes et baignées de soleil qui entourent la cabane du Grand-Mountet ! Mais je n'ai jamais été assez ambitieux ni assez téméraire

pour songer concrètement à y mettre le pied. Les rares alpinistes qui l'ont gravie, de loin en loin, l'ont jugée plus farouche que la face nord de l'Eiger par exemple. Et combien plus effacée !

Le bivouac me convient bien. Je suis venu ici "en douce", avec la circonspection de quelqu'un qui trame un mauvais coup. Je veux me soustraire aux questions de ceux qui me connaissent et qui pourraient s'étonner de me voir partir seul vers un objectif inhabituel et relevé. D'autre part, sans trop vouloir intriguer, je tenais quand même à ce que quelqu'un soit témoin de mon ascension. Ce matin même, par un coup de téléphone un peu sibyllin, j'ai signalé à mon ami Joseph Savioz, gardien au Grand-Mountet, de bien vouloir, dès demain matin, pointer sa longue-vue sur la face nord de la Dent-Blanche - rapport à une tentative qui s'y fomentait, avais-je eu vent...

Confortablement installé dans mon sac de couchage, bien avant l'extinction du jour, je fais provision d'horizontalité en pensant à ce qui m'attend au réveil.

Quelques tours d'aiguilles plus tard, je cache sous un roc tout le matériel superflu et je m'en vais nuitamment. Moraines d'abord, crissant sous mes semelles agressives, puis glacier durci. J'ai toujours eu la plus grande défiance envers les glaciers et n'aurais pour rien au monde franchi un pont de neige sans être relié à un compagnon. Pourtant là, fort du foulard rouge bien noué à mon cou, je vais le cœur serein et le pas alerte. Disons aussi qu'en ce début d'été, le gros des crevasses sommeille sous le manteau neigeux encore épais. L'obscurité ne me permet pas d'observer la paroi et quand vient le jour, je suis trop près et je n'ai plus le recul nécessaire pour une vision globale. Mais j'ai mon plan en tête : je veux utiliser le plus possible les grands névés pentus qui sont moins sujets aux mauvaises surprises que les rochers imprévisibles. En conséquence, il faut attaquer assez à gauche et monter toujours diagonalement sur la droite. La rimaye n'opposa aucune résistance : les coulées de neige purgée de la face l'avaient comblée en maints endroits. Peu au-dessus, il me fallut affronter un ressaut de roches délitées et patinées de glace. Malgré la difficulté, la raideur extrême, les perspectives fuyantes, je restai impavide et maître de moi, soutirant le maximum de ma technique et de mon expérience en terrain mixte et traître.

De temps en temps, une marche assez large pour accueillir les deux pieds à plat m'offre un repos bienvenu. J'en profite pour interroger la suite. Une fois au niveau du grand névé, je peux poursuivre avec une belle régularité et le gain d'altitude est manifeste. Ma vallée se déploie dans mon dos ; en me retournant, je la vois changer d'aspect par à-coups. Cela me rappelle un jeu de mon enfance, face au mur : « Un - deux - trois... »

Arrivé à un certain point, l'arête des Quatre-Anes me parut étonnamment proche. Mais je poursuivis ma diagonale, c'était même plus avantageux eu égard à la succession de gendarmes et de corniches qui hérissaient la crête. Le topo que j'avais potassé indiquait que, pour s'attaquer à cette paroi, il fallait faire preuve d'un excellent équilibre nerveux et moral. Fichtre oui ! Mais avec la protection magique dont je bénéficiais je ne pouvais m'attribuer aucun mérite de ce côté-là. « Je triche un peu ! » m'entendis-je déclarer à haute voix...

Les rochers du haut, dans un raccourci trompeur, me prirent plus de temps que prévu sans pour autant m'opposer de problèmes insolubles - on pouvait faire sa voie ici ou là sans ligne absolument obligatoire. Puis l'arête. Quelques minutes sur le fil neigeux vierge de trace, à cheval entre deux abîmes. En point de mire la belle croix de fer forgé du sommet. Elle se découpe sur l'azur. Elle grandit. Elle est là : la cime ! C'est fait ! Instant de recueillement intense. Les battements sourds dans ma poitrine.

Cette grande face, dévorée des yeux depuis des années, passait maintenant dans mon actif. Etait-ce bien vrai ? Plus tard encore il m'arrivera d'en douter. Quand on a désiré, caressé un rêve si longtemps, on a de la peine à lui faire changer de statut, il continue à se présenter spontanément à notre esprit comme une aspiration, non comme une réalisation. Eh oui ! Ces courses de l'été 1981, il m'arrive de me demander si je ne les ai pas simplement imaginées ?...

Tout là-bas, à l'intérieur du bel arc que dessine la moraine, pierre parmi les pierres, en mimétisme parfait avec son environnement, la cabane du Grand-Mountet. Il faut presque savoir qu'elle existe pour la localiser. Une vague de souvenirs remonte en moi. C'est mon coin de prédilection, le

berceau des courses de mes premières années. Sans aucun doute Joseph a dû déployer le télescope sur trépied et repérer d'un œil exercé ce mystérieux solitaire qui progresse sur l'impressionnante paroi si rarement parcourue. On doit se succéder à l'oculaire en se demandant, avec la boule au ventre, quel grimpeur vedette ou quel trompe-la-mort s'est lancé dans l'aventureuse entreprise !

Le retour. Après quelques pas je vois que l'arête sud est encore occupée par deux cordées en retraite. Je ne les dérangerai pas, je vais emprunter l'arête de Ferpècle. Ce fut sans anicroche. Je perdis juste un peu de temps, vers le bas, pour rejoindre le glacier de la Dent-Blanche en raison de la très courte corde à ma disposition qui ne me permettait que de brefs rappels. Une marche ascendante qui donne accès au col de la Dent-Blanche. Il est dix-sept heures. Je renonce à la petite cabane de pierres qui s'y trouve avec l'espoir de rallier avant la nuit ma place de bivouac de la veille. Ce que je réussis de justesse. Boire ! Boire ! Boire ! Et ramper dans mon sac de couchage pour un sommeil quasi comateux. Parfois, la vie se résume à quelques besoins primaires et basiques !

La **face nord de l'Eiger** avait toujours exercé sur moi une fascination un peu trouble, tiraillé que j'étais entre attirance et répulsion. Je dois avouer que j'ai dû plus d'une fois faire appel à mes ressources de raison pour me libérer de son envoûtement. Il y a une séduction de certaines courses mythiques qui vous hypnotise, renforcée par le jeu des médias qui montent en épingle tout ce qui les concerne et par l'histoire même des ascensions qui s'enrichit constamment de nouveaux faits d'armes palpitants. Et, reconnaissions-le, cette face est un monde en soi pour diverses raisons : son envergure, sa situation ouverte au spectacle et invitant à l'exhibition, ses humeurs capricieuses de temps, le contraste brutal qu'elle offre entre son austère paroi et les tendres prairies bucoliques étalées à son pied. Ce qui m'avait retenu, c'était l'accumulation des dangers objectifs qui s'y concentrent et qui par définition, sont difficilement contrôlables. C'est là, pensé-je en conséquence, que le pouvoir du foulard rouge ferait tout spécialement merveille !

Je dus ronger mon frein, la bonne fenêtre météo ne se présenta qu'en fin juillet. Un collègue voulut bien me remplacer dans un engagement d'une semaine pour un cours d'escalade difficile réservé à des dames. A cette époque en effet, au club alpin, hommes et femmes évoluaient encore en groupes séparés. Et la circulaire d'inscription, traduite de l'allemand, avait annoncé : « Semaine d'escalade pour dames difficiles. » !...

Le 31 juillet, par un temps rasséréné mais frais je quittai la Petite Scheidegg en direction du socle de l'immense paroi. Quelques années auparavant, j'avais eu l'occasion de repérer l'attaque de la voie classique. Je pouvais me situer par rapport au Premier Pilier. Dire que j'étais décontracté en effectuant les premiers pas sur les roches détritiques et les névés noirs d'impacts serait impudent. Je sentais sur mes épaules le poids des 1800 mètres de muraille qui m'attendaient. J'étais du moins déterminé. Mon but, pour ce premier jour, était d'aller bivouaquer quelque part dans la base pour être à pied d'œuvre et si possible avaler cette face le lendemain. J'avais l'impression de faire un pèlerinage sur des sites chargés d'histoire en voyant défiler les noms évocateurs de Pilier Dérobé, Fissure Difficile, Traversée Hinterstoisser. Cette dernière, par exemple, j'avais l'impression de l'avoir déjà parcourue tant j'avais vu de photos et entendu de récits s'y rapportant. Traversée sans retour, éminemment tragique pour les initiateurs dont aucun n'avait survécu à la retraite forcée. J'avais lu le livre de Harrer "L'Araignée Blanche" et cela même comme exercice de langue étrangère, en allemand, puis en italien, puis en anglais !

Avant le Premier Névé, j'atteignis le Nid d'Hirondelle qui avait abrité Hias Rebitsch et Ludwig Vörg en 1937 lors des premières tentatives. Lieu plus historique que pratique, mais je ne pouvais me montrer exigeant et je n'avais pas à partager cette exiguité avec d'autres. Peu avant la nuit, je vis arriver dans les vires en-dessous quatre autres grimpeurs candidats à la face. Ils se répartirent pour la nuit sur les banquettes du Second Pilier.

Le premier août, dès trois heures du matin je fis les préparatifs à la lueur de ma lampe frontale. J'avais hésité à lever le camp de nuit mais je craignais par dessus tout de me fourvoyer et j'attendis la prime aurore pour me lancer dans l'action et oublier toutes les questions. Le gel nocturne avait fait son oeuvre et pas une pierre ne siffla à mes oreilles durant les premières heures.

Après le Fer à Repasser, le Bivouac de la Mort, La Rampe me surprit par sa longueur, mais j'ai aimé cette diagonale encastrée qui rompt avec le vide intégral et relègue l'obsession de la face. Traversée des Dieux qui n'a rien à voir avec une certaine Vire aux bicyclettes ! Je ne veux pas m'accorder de halte avant d'avoir derrière moi cet illustre névé de l'Araignée, collecteur de tout ce qui vient d'en haut et n'est pas forcément béni. Effroyable toboggan qui conduit à l'insondable abîme.

Courte pause au Bivouac Corti. Image de l'Italien attendant interminablement les secours, encore lié à son camarade mort au bout de la corde... Les Fissures de Sortie, déversant sur moi toute l'eau de fonte du névé sommital touché par le soleil, tentent de me bloquer. L'après-midi est avancé, c'est vrai. Parfois même, une flèche de neige m'est décochée de plus haut, mais je suis sur mes gardes, je reconnais le chuintement insidieux. Pas question de me laisser arracher si près du but ! Une pensée pour les cordées de Bühl et de Rébuffat qui ont joué ici même en 1952, dans la tempête, leur va-tout et ont échappé de justesse à "L'Ogre".

Une longue pente de neige. L'arête Mittelegi. Le sommet : le Rêve devenu réalité. Fourbu, lessivé, dépenaillé, mais heureux comme un gosse. Tout le reste a si peu d'importance... Avoir préservé cette vie réfugiée au plus profond de soi. Oui, tout le reste ne compte plus !

Il est un peu plus de dix-huit heures. La voie normale... je la connais. Elle a souvent été fatale à l'alpiniste amorti. Combien de ces victorieux de la Nord ont vu là s'achever leur gloire toute neuve, trahis par des dalles imbriquées aussi débonnaires que sournoises et trompeuses ! Je remets à demain le retour parmi les hommes.

Je me prépare une place de bivouac. Mes habits mouillés ont encore une chance de sécher un peu et je dispose d'un survêtement intact dans mon sac. La nuit s'installe. Les quatre grimpeurs d'hier soir n'ont pas apparu au débouché de la face. Dans la journée, je les ai aperçus une fois à mi-parcours de la Rampe. La face les gardera pour une seconde nuit. En bas, dans les vallées et dans les plaines, des points lumineux naissent. Je distingue des feux de place en place dans la montagne : c'est vrai, j'avais oublié, c'est la Fête nationale du 1er août. Ce spectacle me tient compagnie car il est illusoire ici de songer à dormir. Le petit vent glacial, l'étrangeté de ma situation, l'excitation de la course se liguent pour me tenir éveillé. Des scintillements à tous les niveaux, par dessus moi ceux des étoiles discrètes mais qui ont toute l'éternité pour elles, au-dessous ceux des galaxies humaines, des nébuleuses des villes, des constellations des fermes et des hameaux.

Longue nuit. Aube interminable à éclore, soleil qui se fait longuement désirer avant de se hisser par dessus la barrière de l'horizon. Finalement, un point lumineux qui grossit, qui grossit, comme pour se faire pardonner son retard. Alors s'inscrit à mon compte le crédit d'une nouvelle journée. Et je m'évade par l'arête frontière entre ombre et lumière qui conduit au Mönschjoch.

Midi. Le vaste réseau souterrain du Jungfraujoch me happe. C'est la foule. Moi, toujours solitaire, avec le secret de ma chevauchée fantastique. On gravite tout autour, mais je suis dans ma bulle, sûrement l'air un peu illuminé, triturant distraitemment le foulard encore noué à mon cou.

Le jour suivant, j'embarque dans un mini-bus avec quatre fidèles clients : direction les Dolomites. Un siège à l'arrière que je peux squatter m'accueillera pour des heures de voyage somnolent. Nous consacrons les premiers jours au massif du Rosengarten avec, bien sûr, l'escalade des tours du Vajolet. L'une d'elles porte le nom de Winkler, le jeune et talentueux grimpeur qui en fit la "première" tout seul, en 1887. Une année plus tard, la brillante mais brève carrière de Georges Winkler se terminait au Weisshorn, dans ma vallée, lors d'une intrépide tentative à la face ouest. Il avait dix-neuf ans. Le glacier, en 1956, finit par restituer sa dépouille. La tombe de l'Autrichien a toujours sa place dans le petit cimetière du village d'Ayer dans le Val d'Anniviers d'où je suis. Quelques pièces de son équipement sont visibles au musée alpin de Zermatt.

Après cette introduction, nous dirigeâmes nos pas vers le très joli groupe des Pale di San Martino. Escalades ludiques et grisantes. Le huit août au soir nous trouva au refuge Pradidali. Le lendemain serait notre dernier jour de course. Mes clients acceptèrent de bonne grâce la proposition que je leur fis : ils iraient sur la Via ferrata del Velo (du Voile), tandis qu'en solitaire je

m'attaquerai à la Cima Canali et nous nous retrouverions à San Martino en fin de journée, à l'Albergo Miravalle pour notre soirée d'adieu.

La **Cima Canali**, ce n'était pas un vieux rêve cette fois, juste un coup de foudre pour cette tour élancée où Hermann Bühl, en 1950, avait tracé dans la face ouest une ligne audacieuse. L'opportunité aussi de marcher dans le sillage de cet alpiniste prestigieux et inspiré.

Dans les Dolomites, on est vite confronté au vide absolu, ressenti avec plus d'acuité encore lorsqu'on évolue sans corde. J'éprouvais là le passage progressif du frisson crispé à l'accoutumance, et même à la délectation de défier l'abîme, suspendu à quelques infimes aspérités. Ce bout de tissu autour du cou me faisait faire des miracles ! Ce fut une belle envolée. Tout presque trop parfait. Vite oubliée aussi parce que pas assez courtisée, rapidement exécutée, sans histoire. "Le temps ne retient pas ce qui se fait contre lui"...

Mon équipe prit donc la route du retour en Suisse le lendemain tandis que je me rendis à Madonna di Campiglio pour accueillir deux fidèles clientes arrivant de Suisse pour découvrir les célèbres Dolomites. Le massif de la Brenta nous offrit ses inépuisables possibilités de grimpe. Mes compagnes émirent cependant une réserve : ces tours, ces pinacles, ces pics avaient un air de ruines et on y déambulait comme dans une gigantesque citadelle croulante. Moi, je les aimais trop ces sommets dolomitiques pour les voir sous cet angle. Bien sûr, les vires étaient chargées de pierres instables, les éboulis de base avaient récolté tous les fragments des parois, les crêtes étaient déchiquetées, mais l'élégance de l'escalade, l'élan des aiguilles, l'imprévisibilité des itinéraires me rendaient aveugle au reste. D'ailleurs, d'un coup d'œil on pouvait savoir quelle prise tiendrait et jamais un gratton ne m'avait trahi. J'étais sûr que mes clientes finiraient par se sentir tout à fait à l'aise dans ces montagnes qui offraient aussi des lignes d'un esthétisme fascinant et des jeux de lumière subtils et envoûtants variant selon l'heure de la journée.

D'entente avec mes deux dames, je fis une nouvelle fugue le 15 août. Nous étions à ce moment au refuge Brentei et je visais la **face nord-est du Crozzen di Brenta** par la voie des guides. Le maître de céans, Bruno Detassis, était le meilleur conseiller possible, c'est à lui que revenait le mérite d'avoir tracé, avec une belle intuition, ce parcours en 1935. Il était flatté de l'intérêt que je portais à "sa voie" alors que mes clientes marquaient quelque étonnement à mon soudain attrait pour les courses en solitaire. Il n'était pas question bien sûr d'évoquer l'histoire du foulard, ce qui aurait jeté entre nous un voile de mystère. A ce propos, j'avais la veille cherché fébrilement pendant plusieurs minutes le dit foulard que je finis par débusquer au fond d'une des poches de mon sac. Pierrette voulait absolument me prêter le sien... Elles iraient jusqu'au refuge Tuckett par le sentier panoramique et reviendraient par la variante inférieure.

La colossale paroi qui m'attendait ne laissait pas d'impressionner. Quasi verticale, s'élevant d'un jet du pierrier jusqu'à la proue qui défiait le ciel. Lors de mes visites à Brentei, j'avais moult fois suivi des yeux la Voie des Guides qui faisait son chemin dans cette forteresse. Cette fois, eh bien ! je m'y lançais tout à fait déterminé.

Heureusement que je l'étais car le névé d'attaque ne s'y serait pas pris autrement s'il avait voulu me détourner de mon projet : raide, verglacé et sale. Je n'avais ni crampons ni piolet et je ne pus le surmonter que par une réputation peu digne et éprouvante entre glace et roche. C'est boueux et haletant que j'atteignis le départ de la voie à l'aplomb de la coulée noirâtre repérée de loin.

Après cette abrupte entrée en matière, et le mot convient bien en l'occurrence, la suite ne fut plus que pur bonheur : escalade soutenue, toujours exaltante à déchiffrer et à exécuter, tout l'être mobilisé, de la tête choisissant la ligne adéquate, aux bouts des orteils flirtant avec des adhérences ténues. Le corps qui se love et se déploie comme une chenille progressant sur la verticalité. Le temps qui passe comme un souffle, le refuge qui se réduit à la dimension d'un jouet, le plaisir animal de se sentir vivre, de s'exprimer par le geste, de s'investir dans le présent, sans arrière-pensée. La cime qui couronne le bel élan.

Moins excitant le retour, chevauchant d'interminables arêtes délitées ou ramonant des goulottes froides et humides.

Detassis m'avait suivi à la longue-vue. Il me serra la main avec jubilation. J'avais fait honneur à sa voie et nous scellâmes notre amitié autour du bar à coup de grappa et autre génépi.

Tronqué et singulièrement bref me parut le voyage de retour en Suisse. Recroquevillé sur le siège arrière, vaincu par le sommeil, je n'émergeais que de loin en loin pour entendre vers l'avant le susurrement discret de mes deux clientes rendu insaisissable par la plainte continue du moteur. Parfois s'inscrivait dans la vitre latérale le toit d'un long camion qu'on dépassait ou un viaduc comme un éclair. Lorsque je quitte ma léthargie, nous roulons au bord de l'eau : c'est le beau Lac Majeur. Je passe les deux dernières heures de voiture à ruminer des comptes : cinq escapades hardies et réussies. Il me reste donc un crédit de deux courses. Vers quels nouveaux objectifs vais-je diriger mes pas ? Parmi bien des possibilités attrayantes, je finis par privilégier le Pilier du Fréney au Mont-Blanc et la face nord des Grandes Jorasses. Le Fréney est dense du drame de Bonatti, Mazaud et leurs compagnons et c'est précisément le vingtième anniversaire de la tragique tentative et de la première ascension qui suivit en cet été agité de 1961.

Ces plans, bien sûr, étaient soumis à l'aval du ciel. Or, il plut abondamment et neigea sur les hauts jusque vers la fin du mois d'août réduisant le foulard rouge à un pâle morceau de tissu abandonné dans le placard.

Chamonix m'accueille sous un soleil retrouvé le premier septembre. Le train du Montenvers me projette une nouvelle fois au cœur des prestigieuses montagnes. Mer de glace. Zigzag entre les crevasses, saut par dessus les bédieries. La muraille des Jorasses se développe sous mes yeux, finit par bouffer tout le reste du paysage. Je la trouve encore passablement blanchie des neiges récentes. Peut-être la voie du Linceul est-elle moins dépendante d'un rocher propre ? Au haut de la moraine, après câbles et échelles, le refuge de Leschaux m'offre son abri sommaire et un peu défraîchi pour ne pas dire plus... La minuscule terrasse bien ensoleillée est encore le meilleur coin. Je la partage avec deux grimpeurs qui ont fait l'Aiguille de Talèfre ce matin et vont à la face ouest des Petites Jorasses demain.

Oui, le **Linceul** me paraît préférable. Ce n'est pas par goût immodéré de lieux sinistres et de parois rébarbatives mais, fort de l'éphémère pouvoir que me confère l'extraordinaire foulard, je peux me faire un peu peur. Quoique ma conception de l'alpinisme fût à l'opposé, je me sentais entrer dans l'esprit de Guido Lammer (1863-1945), le philosophe et alpiniste viennois que le jeu avec la mort émoustillait, qui recherchait en montagne les sensations les plus extrêmes : « J'éprouvais, disait-il, une soif inextinguible d'aventures et de périls mortels ; j'étais résolu à tenter l'impossible et à ne pas perdre une occasion de risquer ma vie. » ...

A propos de frayeurs, cette fois, je fus comblé. J'évoluais dans le premier tiers de la face, bien avant la draperie de glace qui a généré ce nom de "Linceul". A la sortie d'un ressaut, une esquille de glace céda net sous mon pied droit. Le précaire équilibre rompu, je partis en arrière tout en pivotant sur moi-même. Sous la torsion le crampon gauche ripa, mon corps amorça, presque majestueusement pourrais-je dire, un basculement vers le vide. Par instinct de survie - et l'instinct dans ces instants est plus efficace que le calcul - je fis un saut en marge de la goulotte et réussis à saisir au passage une lame de pierre protubérante soudée par le gel et qui, par chance, résista au choc.

Ouf ! J'étais sauf !

A l'aide de la sangle que j'avais au baudrier, je m'auto-assurai et, prostré, j'attendis le retour du calme en moi. La question qui se présenta tout de suite à mon esprit, vous pensez bien, était de savoir si j'avais enrayé cette chute par mes propres moyens ou si je le devais à l'intervention magique du foulard ?... Le tintement argentin du piolet contre le granit me rassura sur l'intégrité de mon ouïe : mon capital d'années s'en sortait intact. Dès que mon cœur eut repris un rythme régulier et que mes jambes flageolantes eurent retrouvé leur maîtrise, je pus rejoindre une vire plus confortable à une dizaine de mètres sur la droite. Quelques traces de sang marquèrent la traversée : je découvris une estafilade sur une paume, probablement l'œuvre du rocher vif saisi au moment de ma chute. En protégeant la plaie d'un pansement adhésif, l'idée de rejoindre en rappels la platitude sans histoire

du glacier, que j'avais quitté une heure plus tôt, fut discutée avec moi-même. Mais le temps radieux et le jour à peine entamé ne prêchaient pas pour une retraite déconfite. Donc "Sursum corda" !

Bientôt je pus mettre pied - ou plutôt les deux pointes antérieures des crampons - sur le célèbre névé raide et glacé. Il commençait par une fine nervure rectiligne qui allait se perdre dans l'immense plaque sans aspérités. La neige d'août n'avait pas pris là-dessus. Malgré la notable rai-deur, les gestes devinrent plus mécaniques et la progression plus fluide. Ce genre de paroi de glace ne faisait plus question à l'ère des piolets ancreurs.

Mais il n'était pas dit que la suite serait sans péripéties. Sur le haut du Linceul, en manœuvrant pour extirper de la glace bleue, où il était fiché, le bel outil cranté acquis la veille à Chamonix se brisa net !... Effarement d'abord. On se sent trahi. Analyse de la situation. C'eut pu être gravissime mais, grâce à Dieu, j'en avais terminé avec la partie la plus redressée et les rochers de sortie ne paraissaient pas hors de portée. Il fallut jouer finement. Tandis que je déplaçais l'unique piolet valide, je me tenais bien d'aplomb sur les crampons en m'appuyant cautèleusement sur le moignon de pic qui me restait. Le vent latéral, heureusement atténué dans la face, jouait quand même avec mes nerfs en arrivant par traitres rafales. Soulagement quand mes mains agrippèrent les premiers blocs encastrés d'un éperon rocheux. Celui-ci me conduisit jusqu'à l'arête des Hirondelles où je pus savourer une première victoire.

Adieu le gouffre ! Bonjour le vent !

Il fallut encore que je me batte pour contourner la fissure Gobbi envahie de glace. La jonction avec l'arête du Tronchet marqua la fin des difficultés. Le vent me transperçait. Mon sac recelait un gilet duvet de réserve. Pour le revêtir, calé derrière un rocher, j'ôtai ma veste principale. Changement rapide pour ne pas me refroidir... Quelque chose voleta devant moi - un éclair rouge que Éole balaya aussitôt... Je tâtais mon cou d'une main nerveuse : le foulard enchanté venait de se faire la malle, disparu dans l'abîme de la face nord sans que je pusse tenter le moindre geste pour le retenir !!

J'en restai pétrifié !

J'étais proche du sommet certes, mais je ne m'en sentis pas moins soudainement vulnérable, abandonné, lâché d'un coup !

Enfin il n'y avait pas à épiloguer. Du pas lourd du condamné je parcourus le court trajet qui m'amena à la cime. J'y étais pour la première fois. Trois ans auparavant, avec ma cliente Heidi, nous avions manqué les Grandes Jorasses, stoppés par le mauvais temps après une nuit au bivouac Canzio et refoulés sur les Périades. Sommet oui, mais la victoire ne se confirmera qu'après un retour sauf. Il était juste quatorze heures. Sans délai, un peu tendu, persécuté par les bourrasques, je pris la direction de la Pointe Whymper afin d'éviter le premier glacier. Plus bas, je le savais, je serai confronté au second glacier et à ses crevasses menaçantes en fin de saison. L'absence du léger tissu rouge, que ma main vérifiait obsessionnellement à chaque instant, rendait chacun de mes pas un peu crispé et grave. Comme on s'habitue vite aux passe-droits ! Je me parlais à moi-même pour m'encourager à rester vigilant.

Base du Rocher du Reposoir. Je contourne un pilier... deux alpinistes sont là ! Surprise pour chacun. Adossés à la pierre, ils en sont au casse-croûte :

- Bonjour !
- Buon giorno ! Ma !... d'où venez-vous ?
- Du sommet.
- Nous n'avons pas vu de traces... Quand êtes-vous parti ?
- Ce matin...de Leschaux...par la Nord.

Ils s'attendaient à voir surgir mon compagnon.

- E da solo ?
- Si.

Ils en étaient médusés.

– Bella !... Bella !... répétaient-ils en hochant la tête.

Eux étaient de Turin. Ils avaient poussé jusqu'ici pour reconnaître l'itinéraire qu'ils prendraient demain. Je saluas cette sage initiative. Ils acceptèrent de bonne grâce de me prendre à leur corde pour le dernier parcours de descente sur le glacier de Plampincieux.

Au moment de m'attacher entre eux deux, une curieuse analogie m'apparut : il y a près d'une année j'avais intégré à notre cordée, à Roger et à moi, la vieille femme solitaire à qui je devais d'être ici aujourd'hui... Etonnant retour des choses !

Le refuge n'apparut qu'au dernier moment. Nous arrivions droit au-dessus du toit, presque par la cheminée ! Une corde fixe facilita l'abordage de la terrasse. Une plaque métallique indiquait : "Rifugio Boccalate – Piolti". Un banc de bois décoloré et râpeux m'accueillit où je restais un certain temps, le matériel à mes pieds et l'esprit vide.

A l'intérieur le gardien préparait le minestrone. Dans la pénombre, une dizaine de personnes attendaient le repas. Je fus installé à la table des deux turinois et je commandai une bouteille de Barbaresco que nous partageâmes amicalement. Personne ne tarda ce soir-là à prendre possession de sa place dans l'unique dortoir. J'en fis autant. Je n'avais pas à partir avant l'aube mais j'étais sur pied depuis près de vingt heures et quelques heures ! rudes et truffées d'émotion. Le gardien me demanda si je possédais un "lenzuolo" pour dormir. Ce mot m'amusa : un linceul. Il m'apporta un drap de couchage blanc, en papier. Après une journée dans le "Linceul" je m'y retrouvais pour une nuit !

Petit déjeuner en solo dans la cabane déserte. Un peu insolite d'être là alors que les autres grimpent sur la montagne depuis des heures déjà. Puis descente dans le Val Ferret italien.

Je pense au Pilier du Fréney... Ce sera l'occasion de le mettre au programme avec un compagnon de cordée. Le partage d'une course est exaltant aussi. C'est sûrement même la vraie richesse. Je vois des guides ou des clients avec lesquels je suis lié profondément, notre amitié s'est scellée au cours des ascensions effectuées ensemble. La valeur d'une course n'est-elle pas justement - au delà de sa cotation technique - dans la solidité des liens qu'elle crée entre ceux qui la vivent, dans la qualité des rapports humains qu'elle instaure ?

Cet été, je viens de gonfler mon palmarès de six courses, belles et enivrantes certes, mais je n'ai personne avec qui me rappeler ces heures intenses. Je ne reçois, au travers de ces réalisations, que mon propre écho. Finalement, j'en prends conscience, ces courses ne sont pas vraiment à moi, elles resteront une parenthèse et je n'ai même pas envie d'en parler.

Trois kilomètres de route encore et voilà Entrèves. Un bus va m'emporter depuis ici.

Un foulard défraîchi erre quelque part dans la montagne. Moi, je reprends ma place. Je suis rendu à moi-même, avec mes capacités et mes limites. Se connaître, savoir ce qu'on peut et ce que l'on ne peut pas, composer avec ses moyens. Sans subterfuge.

"L'immunité" ? En fait ce n'est qu'un vilain mot. Je pense à l'immunité parlementaire, diplomatique... Pourquoi le plus haut placé n'aurait pas à assumer une responsabilité accrue ? au prorata de son rang ? Pourquoi s'y soustraire ?

Sortie du tunnel. Chamonix. Perdue mon "immunité". Mais peut-être un peu plus lucide sur moi-même ?...

Me revient une parole de Henri Isselin : « Ce qui est important est moins ce que l'homme a fait en montagne que ce que la montagne a fait de lui. »

Guy Genoud (1942 – 2022)

Vissoie

Guide de haute montagne